

Peu de temps après mourut le duc d'Orléans. Pour tout autre que pour M. Dumas, cette perte eût été difficile à réparer ; mais bientôt le duc de Montpensier s'enthousiasme de l'auteur des *Trois Mousquetaires* ; le jeune prince continue à protéger les lettres en la personne de M. Dumas ; il sollicite pour lui l'autorisation d'ouvrir un nouveau théâtre ; il l'obtient, malgré les réclamations des entreprises rivales ; et, par une matinée du mois d'avril 1846 M. Dumas sort du ministère avec son privilège à la main, charte bien autrement merveilleuse pour lui que ne l'étaient au XV<sup>e</sup> siècle les parchemins de Nicolas Flamel et d'Agrippa sur la transmutation des métaux. Après cela est venu le voyage d'Espagne ; cet histoire est encore, sinon dans toutes les bouches, au moins dans toutes les mémoires (1).

Voilà tout ce que nous avons pu recueillir d'un peu précis sur la vocation et les opinions politiques de M. Dumas. Mais que devient la littérature au milieu de ces amusantes palinodies ? ce qu'elle était tout à l'heure avec les *primes fermes*, l'exploitation du roman et les billets de banque. Lorsque, prenant en main la défense de l'art dramatique, M. Dumas parle avec énergie de la décadence des lettres, il se fait illusion à lui-même : toutes ces questions le touchent fort peu dans leur partie purement esthétique et spéculative. De même, lequel croire, ou de son dévouement monarchique quand, pour flatter le petit-fils sur le trône, il adule, dans *Une fille du Régent*, la mémoire de Philippe d'Orléans et du cardinal Dubois, ou de son indépendance, lorsqu'il s'écrie : « Louis-Philippe ne pouvait donner son nom à notre époque ; elle s'appelait déjà le siècle de

(1) Ce voyage de Madrid a été pour M. Dumas un nouveau prétexte à de ruineuses dépenses. Les feuilles du jour racontent, entre autres particularités, qu'il a fait confectionner deux livrées pour son laquais nègre, l'une en satin blanc avec galons d'argent, l'autre en cachemire semé de dessins fantastiques. Il ne faut donc point s'étonner que l'auteur du *Comte de Monte-Cristo*, trouvant insuffisant et mesquin le crédit de 10,000 fr. qui lui a été alloué, ait aussitôt cherché à négocier un emprunt de 60,000 fr., afin de soutenir dignement, dans la capitale de l'Espagne, sa réputation de luxe et de prodigalité. On ajoute qu'au moyen d'une vente à reméré, il a aliéné tout son répertoire dramatique présent et à venir, pour la somme de 100,000 fr.